

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 96 (1951)
Heft: 7

Artikel: L'armée yougoslave actuelle : préoccupation majeure de l'Europe occidentale
Autor: Breuillac, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Armée yougoslave actuelle

Préoccupation majeure de l'Europe occidentale

Dès que la Serbie eut acquis son indépendance nationale, après plus de quatre siècles d'occupation ottomane, la première préoccupation du nouvel Etat fut l'organisation de son armée et le peuple serbe, placé au carrefour de l'Europe centrale et de l'Europe méridionale, à la frontière de deux continents, l'européen et l'asiatique, concentra tous ses efforts sur sa défense nationale.

Il s'agissait, en effet, de sauvegarder une indépendance qui risquait d'être l'enjeu d'une rivalité opposant autour d'elle des intérêts puissants, sinon hostiles du moins divergents.

Une partie importante de son budget fut désormais consacrée à son armement.

La population serbe se composait en majorité de petits propriétaires (80 %) profondément attachés à leur terre et toujours prêts à la défendre, ce qui explique le pourcentage élevé de paysans et de montagnards parmi les soldats comme aussi parmi les sous-officiers, officiers, généraux et vojvodes (maréchaux).

Aussi l'armée serbe est-elle demeurée tout au long de son histoire étroitement liée à la masse populaire. Ce caractère particulier est toujours valable.

C'est au cours de la guerre des Balkans (1912-1913), puis de la première guerre mondiale (1914-1918) que l'armée serbe acquit son plus grand prestige aux yeux de l'opinion européenne. Lorsque la France, en accord avec ses Alliés, décida

de former un nouveau front dans le sud-est de l'Europe — le front de Salonique — afin d'affaiblir la pression austro-allemande, l'armée serbe entra en action et fit preuve des plus hautes qualités militaires. Ses cadres et ses hommes montrèrent dans les combats livrés sur ce théâtre d'opération un rare esprit de sacrifice et une remarquable bravoure.

Pour pouvoir formuler une opinion raisonnable sur la valeur de cette armée et le sens possible de son intervention éventuelle dans un conflit, il est indispensable de remonter jusqu'au début du siècle pour examiner les influences qui ont profondément marqué sa formation et les événements qui ont entraîné son évolution relative aux cours des crises politiques intérieures du pays et de la tension mondiale récente.

L'INFLUENCE ÉTRANGÈRE

Dès l'avènement du roi Pierre I^{er} de Serbie, en 1903, l'influence des Ecoles militaires françaises se faisait sentir dans l'armée serbe et augmentait d'année en année.

Ancien élève de Saint-Cyr, ayant servi comme volontaire dans l'armée française pendant la guerre de 1870, où il tomba aux mains de l'ennemi et s'en échappa presque aussitôt, Pierre I^{er} eut toujours le grand désir d'instruire son armée suivant les méthodes françaises.

La formation du front de Salonique contribua au rapprochement des deux armées et des deux peuples combattant pour la même cause.

A la fondation du royaume de Yougoslavie en 1918, par la réunion de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie-Herzégovine, de la Croatie et de la Slovénie, la fraternité des deux armées s'étendit à tout le royaume.

Le roi Alexandre I^{er}, succédant à son père en 1921, renforça encore ce sentiment traditionnel — il envoya bon nombre d'officiers yougoslaves se spécialiser dans les différentes écoles militaires de France — une grande partie de l'armement et

de l'équipement de l'armée serbe provenait de notre pays. Des ingénieurs et des instructeurs français enseignaient dans les écoles yougoslaves.

L'influence française trouva enfin sa consécration dans la signature du traité d'alliance militaire franco-yougoslave et dans la formation de la Petite-Entente, Tchécoslovaquie, Roumanie, Yougoslavie.

On peut bien dire que ces résultats étaient la conséquence directe de la valeur de l'armée yougoslave et de la qualité reconnue de ses cadres.

En 1938, à la veille de la deuxième guerre mondiale et particulièrement après Munich, les puissances de l'Europe occidentale fondèrent de grands espoirs sur cette armée. Si ces espoirs ne se réalisèrent point, la cause essentielle en est la discorde intérieure entre Belgrade et Zagreb ; le chauvinisme des Croates et l'apparition des Oustachis avec Ante Pavelitch à leur tête détruisirent l'unité yougoslave, au profit des gouvernements de Rome et de Berlin.

Lorsque, en 1941, la Yougoslavie prit ouvertement parti pour les Alliés, malgré les menaces répétées de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste, il y avait un an déjà que la France subissait l'occupation allemande.

Seule la Grande-Bretagne résistait en Europe. Les Etats-Unis n'étaient pas encore entrés en guerre et l'U.R.S.S. respectait toujours les clauses du traité d'alliance signé par Ribbentrop et Molotov. Dans ces conditions, l'armée yougoslave, isolée, n'aurait pu, malgré son courage, résister aux assauts de la Wehrmacht allemande et des satellites : Italie, Hongrie, Roumanie et Albanie.

Le 27 mars 1941 demeure une des grandes dates dans l'histoire du peuple yougoslave : un coup d'Etat fut exécuté par la garnison de Belgrade, avec l'approbation du peuple tout entier, qui accueillit avec enthousiasme le nouveau gouvernement, et quelques jours plus tard, le 6 avril, lorsque Goering donna l'ordre à la Luftwaffe d'attaquer à l'aube la capitale

yougoslave encore endormie, beaucoup des événements qui se succédèrent dans le pays demeurèrent inconnus des Alliés occidentaux et notamment de la France occupée.

Le 17 avril, le royaume tout entier était sous la botte nazie. Le gouvernement récemment formé avait quitté le pays avec son jeune roi et une partie de l'aviation pour aller se réfugier dans le Moyen-Orient en passant par la Grèce. Deuxième exode de l'histoire.

Quelques jours auparavant, le chef des Oustachis, Ante Pavelitch, avait déclaré l'indépendance de la Croatie à Zagreb, mais, sur le territoire serbe, un colonel de l'état-major, Draja Mihajlovitch, organisait déjà la résistance.

LA GUÉRILLA

Le mouvement s'étendit rapidement à tout le pays, Serbie, Monténégro, Bosnie, Dalmatie et Croatie, et prit tous les caractères d'une guérilla moderne.

Professeur à l'Ecole d'état-major, Draja Mihajlovitch avait été le seul à soutenir que l'armée yougoslave ne pourrait pas résister à la puissance militaire allemande et il avait enseigné la façon dont de petites unités régulières devraient être entraînées pour la guerre de partisans.

Un projet d'organisation de l'armée en fonction de ce nouveau genre de guerre avait même été soumis par lui au ministre de la guerre. Mais ce projet très mal accueilli fut aussitôt rejeté.

Tandis que Draja Mihajlovitch organisait la résistance contre l'ennemi, Ante Pavelitch avec ses Oustachis entreprenait l'horrible extermination des Serbes demeurés à l'intérieur des frontières du nouvel Etat indépendant de Croatie.

Ce fut une période de misère, d'épouvante et d'accablement moral. Selon les informations officielles du gouvernement yougoslave actuel, le nombre des victimes serbes, tombées sous les coups impitoyables des Oustachis, se monte à 750 000.

Tandis que les exécutions des Serbes se poursuivaient à Zagreb, l'Allemagne attaquait la Russie qui passait ainsi dans le camp des Alliés occidentaux.

C'est à ce moment que sont apparus en Yougoslavie les premiers résistants communistes, tout d'abord dans la partie Est du Monténégro, ensuite en Choumadija, province la plus importante de la Serbie. Au début, cette résistance communiste resta camouflée. Tantôt elle se faisait nationale avec le drapeau tricolore du Royaume de Yougoslavie, tantôt propageant des théories socialistes pour le partage égal des terres. Il ne fallait pas heurter les classes paysannes hostiles de tout temps au communisme.

Malgré cela, cette hostilité paysanne força les résistants communistes à quitter le territoire serbe dès la fin de 1941 et à se transporter en Croatie. On vit alors la population serbe persécutée venir chercher refuge dans les rangs communistes, qui combattaient sous les drapeaux yougoslaves « Pour le Roi et avec l'espoir en Dieu ! »

Dès les premières escarmouches entre les troupes de Draja Mihajlovitch et les résistants communistes, la presse et les communiqués mentionnèrent le nom de Tito, inconnu jusqu'alors.

ARSA JOUANOVITCH

En 1941 et 1942, les partisans communistes nullement entraînés ne prirent qu'une part infime dans la résistance nationale. A leur tête se trouvaient Mocha Pijade, Peko Daptchevitch, Sreten Zujovitch, Djilas, Tito et d'autres partisans de la doctrine marxiste. Mais le véritable organisateur des unités de Tito fut Arsa Jouanovitch, monarchiste, ancien familier de la Cour royale, un des meilleurs officiers de l'état-major disparu. Originaire d'une famille pauvre du Monténégro, mais ambitieux et travailleur, il fit ses études à l'Ecole militaire de Belgrade puis à l'Ecole supérieure de

guerre où il se distingua particulièrement. Il fut là l'élève de Draja Mihajlovitch qui lui enseigna ses méthodes de guérilla.

Quand, au début de 1942, Arsa Jouanovitch rencontra Tito, il s'apprêtait à quitter la Serbie et à passer dans la partie occidentale de la Bosnie, ses unités étant pressées par celles de Draja Mihajlovitch. Dès lors et jusqu'à la fin des hostilités les deux hommes ne se quittèrent plus.

Presque aussitôt, Jouanovitch fut nommé chef de l'état-major. N'étant pas communiste lui-même, il subissait l'influence de sa femme qui, elle, l'était et n'est malheureusement que trop connue dans le pays pour ses actes sanguinaires.

C'est avec Arsa Jouanovitch que le mouvement communiste militaire va prendre toute son ampleur en Yougoslavie sous les ordres de Joseph Broz Tito, nommé alors maréchal avec l'assentiment de Moscou.

Vers la fin de 1943, Tito se dirige à nouveau vers la Serbie. Arsa Jouanovitch se trouve avec ses hommes face à face avec les troupes de Draja Mihajlovitch, à Kolinovik, en Bosnie orientale. Dès le début du combat Draja comprit qu'il n'avait plus affaire à des bandes mal organisées ou insuffisamment instruites. Il s'aperçut que les unités adverses avaient été entraînées par son ancien élève Jouanovitch. Il perdit cette bataille, connue sous le nom de « 4^e offensive communiste ». Il faut dire à sa décharge que les communistes étaient largement supérieurs en nombre, 40 000 contre 16 000.

Les hostilités terminées, le régime communiste fut instauré en Yougoslavie avec l'assentiment des Anglo-Saxons et avec le secours militaire de l'armée rouge. Arsa Jouanovitch conserva son titre de chef d'état-major jusqu'à la fin de 1946. Toutefois, il resta dans l'ombre. On sait qu'il effectua plusieurs voyages en U.R.S.S. et qu'il obtint le grade de général d'armée. Brusquement, dans l'été de 1946 il fut remplacé par Kotcha Popovitch au poste de chef d'état-major.

Dans la nuit du 11 au 12 août 1948, après la scission inattendue entre le Kominform et le Politburo de Belgrade,

Arsa Jouanovitch tenta de s'évader et de franchir la frontière en direction de la Roumanie, mais les gardes frontières le surprirent, il fut tué d'un coup de feu.

KOTCHA POPOVITCH

Les qualités très moyennes de Kotcha Popovitch n'expliquent pas la situation importante de chef d'état-major général qu'il occupe. Originaire d'une riche famille industrielle de Belgrade, il fit des études en Suisse chez les Dominicains et parle très bien le français. Les seuls liens de sa famille avec l'armée consistaient à être fournisseurs de l'Intendance militaire pour de la farine. Au cours de la première guerre mondiale, son père fut rendu responsable du pourcentage élevé de sable qu'on trouvait dans la farine livrée à l'armée ; d'où le surnom de « sablier » donné à la famille Popovitch.

Kotcha Popovitch appartenait déjà au parti communiste avant la guerre de 1939, mais en raison de ses origines, il y fut toujours considéré comme « communiste bourgeois ». Sans occupation bien définie, il passa une grande partie de ses journées dans les cafés où il se complaisait à des discussions longues et passionnées, et il peut être considéré comme responsable de la perte des biens que possédait sa famille. Il s'essaya même en littérature mais ses vers ne furent nullement appréciés...

L'ARMÉE YOUGOSLAVE

De même qu'après Munich de grands espoirs étaient fondés sur l'armée yougoslave, de même, dans la crise mondiale actuelle, on donne une grande importance à la puissance de l'armée de Tito. Témoin la récente déclaration de président Truman.

Il est certain que le Gouvernement actuel de Belgrade met l'armée au premier rang de ses préoccupations, mais, en raison du secret rigoureux qui recouvre tous les éléments sur lesquels

on pourrait établir une opinion vraiment fondée, il est très difficile de connaître, d'une manière précise, sa valeur combattive dans un conflit.

Tout ce que l'on peut affirmer est ceci :

- les effectifs sont nombreux. Ils pourraient atteindre, à la mobilisation, le chiffre approximatif de 1 500 000 hommes ;
- les soldats sont robustes, courageux et disciplinés ;
- les cadres sont énergiques — la plupart d'entre eux ont été formés au cours d'une guerre de partisans sans merci.

Cette guerre se déroulait dans une région montagneuse particulièrement rude : déserts de pierres, maquis ou grandes forêts, sous un climat excessif : très chaud l'été et très froid l'hiver.

La région déjà pauvre en temps normal, avait été systématiquement dévastée par tous les adversaires qui s'y étaient affrontés. Sur certains itinéraires de pénétration on pouvait alors parcourir plus de 100 kilomètres sans trouver un toit.

Le service de santé, démuné de médicaments et d'objets de pansement, ne pouvait que déplorer son impuissance. De nombreux blessés ne purent être soignés ni plus tard récupérés. Le nombre des amputés est effroyable.

On comprend facilement que les hommes et les femmes, car de très nombreuses femmes combattaient dans les rangs des partisans absolument comme les hommes, après avoir subi cette formation militaire, en soient marqués et solidement trempés pour le restant de leur existence.

Les grands chefs, commandants d'armée ou de division (l'échelon Corps d'Armée n'existe pas en temps de paix) se sont tous distingués pendant ces années d'épreuves.

Quelques-uns, en très petit nombre, proviennent de l'ancienne armée royale, dont ils ont transmis certaines traditions à la nouvelle armée. Les autres, la grande majorité, ont reçu leur première formation militaire dans les brigades internationales en Espagne.

La guerre de partisans n'a pas de secrets pour eux.

L'armement et le matériel sont très disparates. Ils proviennent en majeure partie de la récupération et du butin de guerre — stocks allemands et italiens pris pendant les hostilités et livraisons anglaises, américaines et russes obtenues par Tito —, ces dernières sont cependant en petite quantité surtout en ce qui concerne l'aviation, les engins blindés et l'artillerie.

L'industrie lourde et les établissements capables de fabriquer des armes et des munitions sont encore très insuffisants pour répondre aux besoins d'une guerre.

Cependant l'armement et l'infanterie sont en cours de renouvellement. L'artillerie est peu à peu totalement motorisée, et l'armée dispose de cent chars lourds d'environ 30 tonnes construits par l'industrie nationale sur des types de chars russes.

Par contre le nombre des avions est insignifiant. Le plan quinquennal assez ambitieux qui avait été adopté en vue de la réalisation d'une industrie de guerre n'a pu être mené à bien jusqu'à présent par suite des difficultés survenues entre la Yougoslavie et l'U.R.S.S.

Enfin, l'équipement du pays est encore, lui aussi, très rudimentaire malgré les efforts consacrés depuis la libération à l'amélioration et au développement des voies de communication. Toutefois, malgré la situation économique très grave dans laquelle est plongé le pays, les soldats de l'armée de Tito sont convenablement équipés, bien habillés et leur nourriture est suffisante. Il est certain que les sous-officiers et les officiers bénéficient comme dans l'Armée Rouge de privilèges matériels importants.

Mais, si aujourd'hui encore la majorité de l'armée yougoslave est composée d'hommes appartenant à la classe paysanne, donc en majorité hostiles au communisme, les cadres, depuis les lieutenants jusqu'aux généraux, sont obligatoirement membres du parti. Parmi ceux-ci les illettrés sont innombrables.

Pour donner à tous ses officiers les connaissances militaires indispensables qui leur manquent, Tito les oblige à passer par des écoles militaires. Il semble que les résultats obtenus ne soient pas très brillants.

En outre, l'armée yougoslave, comme les armées des autres pays satellites de l'U.R.S.S., a reçu une éducation politique importante qui l'a imprégnée d'idées marxistes, dans le but de l'utiliser avant tout à la défense du régime bien plus qu'à celle du pays. Elle est soumise ainsi qu'en Russie à un contrôle très sévère de « commissaires politiques ».

De même, suivant toujours l'exemple de l'U.R.S.S., des cours spéciaux d'éducation militaire précèdent le service militaire obligatoire, aussi bien dans les villes que dans les plus petits villages.

En résumé, on peut dire de l'armée yougoslave actuelle :

- C'est l'armée la plus forte des Balkans, tant par le nombre des combattants, que par la valeur de ses chefs, de ses cadres et de ses soldats.
- Elle est éminemment apte à la lutte de partisans.
- Mais elle ne pourrait soutenir une grande guerre que dans le cadre d'une coalition capable de lui fournir, avant même l'entrée en campagne et ensuite de façon ininterrompue, les armes et le matériel qui lui font défaut.

Or, abstraction faite de l'aptitude particulière à la lutte de partisans, ce jugement ressemble singulièrement à celui qu'on portait en 1939 sur l'ancienne armée yougoslave. Et cependant, en 1941, on a eu la surprise de voir cette armée s'effondrer en huit jours, non pas seulement à cause du manque de matériel, mais plus encore peut-être, à cause de l'absence de cohésion résultant du différend serbe-croate.

Certes, cette navrante histoire n'a pas sa place ici. Mais on est en droit de se demander si l'armée yougoslave actuelle ne souffre pas, elle aussi, d'un manque de cohésion comparable à celui qui a été funeste à l'armée royale en 1941 et si,

de ce fait, en cas de guerre, elle ne risquerait pas, elle aussi, de courir à la catastrophe.

Pour être totalement objectif, il faut signaler encore une autre faiblesse. La Yougoslavie appartient au bassin méditerranéen par la Côte Adriatique : la Dalmatie, la longueur de cette côte exigerait une défense importante, impossible à organiser en raison même de sa nature, la marine yougoslave est composée uniquement de navires italiens livrés comme dommages de guerre. Or, depuis plusieurs années, l'U.R.S.S. a des bases navales en Albanie. Elle y possède en permanence des sous-marins. La Yougoslavie a jusqu'ici consacré ses efforts à l'accroissement des effectifs de sa marine marchande et la présence des unités navales soviétiques tout le long de sa côte serait un grave danger, en cas de conflit et avant un conflit, pour sa cohésion.

Mais ce danger n'est pas seul. Dans la situation présente, trois causes de discorde paraissent de nature à affaiblir la valeur militaire de l'armée yougoslave :

- les différends entre Croates-Serbes-Macédoniens et Monténégrins,
- les différends entre les dirigeants actuels du pays et leurs adversaires politiques,
- le différend entre les partisans du maréchal Tito et ceux du Kominform.

Ces trois catégories de difficultés méritent d'être examinées successivement.

LA MOSAÏQUE YUGOSLAVE

Les Serbes restent très aigris.

Jusqu'en 1941, en effet, ils occupaient la première place dans l'Etat. Ils considéraient la Macédoine yougoslave — qu'ils appelaient alors « Vieille Serbie » — comme un véritable patrimoine commun. Leurs pères l'avaient conquise de haute

lutte en 1912 et c'était, en outre, le berceau de l'ancien Empire serbe du moyen âge.

Par ailleurs, la Yougoslavie tout entière — que beaucoup de Serbes auraient désiré transformer en « Grande Serbie » — était le fruit des lourds sacrifices consentis par l'armée serbe de 1914 à 1918, et de sa glorieuse victoire.

Aujourd'hui, la Yougoslavie est morcelée en une fédération d'Etats autonomes, égaux en droit : Serbie, Croatie, Slovénie, Bosnie, Monténégro et Macédoine.

La Serbie a donc perdu la place prééminente dans le pays et c'est maintenant le maréchal Tito, un Croate, qui gouverne.

Aussi, les Serbes traditionalistes — et à part les communistes, ils le sont presque tous — sont-ils très mortifiés de cette nouvelle situation, créée, leur semble-t-il, contre eux ou, tout au moins, à leurs dépens.

Leur mécontentement est d'autant plus amer que l'attitude des Croates en 1941 peut être considérée, ainsi qu'il a été dit plus haut, comme une des causes du désastre.

De leur côté, les Croates se plaignent d'avoir été constamment brimés par les Serbes, de 1918 à 1941 — accablés d'impôts, tenus à l'écart de tous les postes importants, traités en suspects parce que ex-sujets des Habsbourg et catholiques romains.

Leurs griefs, sans cesse attisés entre les deux guerres par les propagandes allemande, italienne et hongroise, les ont poussés à commettre de terribles fautes, des excès antiserbes inouïs en 1941 et pendant toute la durée de l'Etat indépendant de Croatie gouverné par Pavelitch.

Toutefois, leurs rancunes contre les Serbes ont été un peu apaisées par le maréchal Tito grâce :

- à la forme fédérative qu'il a donnée à la Yougoslavie,
- et au soin qu'il a pris d'empêcher tout règlement de comptes entre Serbes et Croates au moment de la libération.

Sans doute, les vieilles querelles ne sont pas encore oubliées,

mais on en parle moins. On a, d'ailleurs, malheureusement, d'autres soucis. Et les nouvelles générations, soumises à une propagande officielle de tous les instants, remâchent un peu moins les griefs d'avant-guerre.

Quant aux Monténégrins, et aux Macédoniens surtout, ils ne perdent pas une occasion de prendre leur revanche de la tutelle, parfois rude, que les Serbes leur ont imposée.

Les Monténégrins, en général très russophiles, se sont ralliés en grand nombre à Tito, dès le début de sa lutte pour la libération et pour l'instauration du régime communiste. Certains d'entre eux se sont ainsi assuré des places de choix dans la nouvelle armée et dans le gouvernement — ce qui indispose évidemment les Serbes.

Les Macédoniens se montrent franchement hostiles aux Serbes qui étaient venus se fixer dans leur pays après 1912. Ils caressent toujours l'espoir de former un jour, avec la Macédoine bulgare et la Macédoine grecque, une grande Macédoine entièrement indépendante de la Yougoslavie — en spéculant, pour y parvenir, sur les rivalités qui divisent Belgrade, Athènes et Sofia.

Il est inutile d'insister sur la complexité de toutes ces questions. Mais il est intéressant de souligner que, pour le moment, la fermeté du maréchal Tito a su éviter qu'aucune d'entre elles ne prît un caractère de crise aiguë.

TITO ET LE KOMINFORM

Différend entre les partisans de Tito et ceux du Kominform.

Pour nous, Occidentaux, ce différend prendrait aisément l'aspect d'une querelle de doctrines, mais, en réalité, il n'en va pas ainsi pour la majorité des partisans de Tito, qui connaissent à peine la doctrine marxiste.

Ceux-là suivent le mouvement parce qu'on leur a fait de belles promesses, par exemple la promesse de préparer des conditions de vie meilleures pour leurs enfants. Mais ils n'en

restent pas moins hostiles à tout étranger — fût-il Russe et communiste — qui s'obstine à venir s'occuper chez eux de leurs affaires.

Ils approuvent donc la ferme attitude du maréchal Tito.

Naturellement la question ne se pose pas de la même manière pour les intellectuels. Leur formation communiste est solide. Ils aiment la Russie, c'est elle qui leur a enseigné la doctrine. C'est grâce à elle qu'ils ont pu la mettre en application. Or, jusqu'ici, à quelques exceptions près, ils sont restés fidèles à Tito.

Les hommes politiques considérés comme les techniciens les plus éminents du communisme en Yougoslavie, MM. Mosha Pijade et Kardelj, ont fait de même. Dans le gouvernement, deux ministres seulement, le général Jujovitch, ministre des Finances, et M. Hebrang, ministre de l'Industrie, se sont déclarés pour le Kominform. Leur arrestation n'a provoqué aucune réaction. Dans le Haut Commandement, seul le général Arso Jouanovitch a fait défection quand il fut tué à la frontière roumaine, il était en compagnie du colonel Darchevitch, frère d'un des généraux les plus dynamiques de la nouvelle armée yougoslave. Ce général n'a pas bronché.

Chose plus étonnante encore, la Haute Police, cependant formée à l'origine par Moscou et appliquant toujours très strictement les méthodes russes, s'est employée jusqu'à présent, de la façon la plus diligente, à déjouer toutes les intrigues des agents du Kominform.

Au point que certains Yougoslaves épris de romanesque ont cru voir dans cet étonnant loyalisme l'indice d'une sorte de double jeu mené par Tito en accord secret avec le Kremlin, pour duper les Occidentaux.

En tout cas, les leviers de commande restent fermement tenus par le maréchal Tito et ses compagnons immédiats, aucun flottement ne semble, pour le moment, à redouter parmi les cadres subordonnés.

CONCLUSION

Que conclure à la fin de cette étude ?

Depuis son arrivée au pouvoir, le maréchal Tito a eu à faire face à de multiples difficultés. Il les a toutes, sinon résolues, du moins surmontées avec une rare habilité et une énergie sans défaillance.

Il se trouve aujourd'hui aux prises avec la misère et la disette — sans doute parviendra-t-il aussi à en triompher, si l'Occident veut bien lui faire crédit.

Certes, la situation est encore extrêmement instable. Une faiblesse, un incident grave, une fausse manœuvre risquerait de tout remettre en question.

Mais, si ce risque peut être évité, la nouvelle armée yougoslave constituera bientôt entre les mains du maréchal Tito, un instrument de guerre d'une valeur indiscutable et, à condition que l'Ouest puisse lui fournir, en abondance et à temps, le matériel de toute nature dont elle a un urgent besoin, elle doit jouer un rôle de premier plan sur le théâtre d'opérations des Balkans. Elle le peut.

Toutefois, certains esprits, constatant que le régime actuel s'est établi en Yougoslavie sans une véritable consultation populaire, se demandent si les intérêts du régime et ceux du peuple concorderaient en cas de conflit et si, de ce fait, l'esprit combattif du soldat ne subirait pas un fléchissement. En un mot, au cas où l'U.R.S.S. tenterait une offensive contre la Yougoslavie, soit directement soit indirectement par l'intermédiaire des satellites voisins, l'armée de Tito opposerait-elle à l'assaillant un front sans fissure et une défense efficace ?

Nous répondrons nettement par l'affirmative.

Après la pénible expérience faite par la Yougoslavie lors de la « libération » de son sol par l'Armée rouge, il est certain que l'armée de Tito résisterait avec acharnement aux assaillants communistes — même si certains de ses officiers, membres

par discipline du parti communiste, se révélaient à ce moment partisans du Kominform.

Le peuple yougoslave est foncièrement attaché à sa terre, sentimental, fidèle à ses amitiés et à la France. Il a le souvenir très vivace des souffrances supportées en commun lors des épreuves de 1914-1918 et il a foi dans les Occidentaux.

Si les Alliés sont capables de le sortir de sa misère, de lui faire entrevoir un peu plus de bien-être et de bonheur, il se dressera comme une barrière puissante devant les assauts de la marée communiste.

Son armée sera le pilier solide où viendra s'accrocher la défense du sud-est européen et le rempart qui arrêtera la poussée soviétique vers la Méditerranée occidentale.

Général J. BREUILLAC
du C. de R.

Petites questions sanitaires

MÉDECINE MILITAIRE AMÉRICAINE

L'armée américaine se livre à des essais pour améliorer l'équipement médical des *troupes en Corée*. Une commission de trois médecins spécialement choisis en raison de leur compétence sont sur les lieux et étudient divers projets. *Bruxelles-Médical* du 27 mai 1951 écrit (d'après le *Journal of the American Medical Association*). On désire trouver un système permettant de faire des injections sans avoir à stériliser seringues et aiguilles. L'un des procédés envisagés est le suivant : une aiguille stérile est reliée par un tube en caoutchouc à une ampoule.